

# SAINT SIGEBERT OU SIGISBERT, ROI D'AUSTRASIE

630-656

Fêté le 1 février

Il était fils de Dagobert I<sup>er</sup>, roi de France, et de Ragintrude ou Ragnétrude. Le roi, qui depuis quelque temps menait une vie assez déréglée, fut si touché de la grâce que Dieu lui faisait de lui donner un fils, que, pour reconnaître cette faveur, il conçut le dessein de se corriger entièrement. Résolu de faire baptiser ce fils par le plus saint prélat de son royaume, il jeta les yeux sur saint Amand, évêque de Maëstricht, qu'il avait auparavant exilé à cause de la généreuse liberté avec laquelle il le reprenait de ses désordres. L'ayant donc fait venir à Clichy, près de Paris, il se prosterna à ses pieds, lui demanda pardon de l'injustice qu'il avait commise à son égard, et le détermina, avec l'aide de saint Ouen et de saint Eloi, qui n'étaient encore que laïques, à conférer à son fils le sacrement de la régénération. Il lui donna pour parrain Caribert, roi d'Aquitaine, son frère, et l'on put dès lors espérer que cet enfant de France serait un prince de paix, puisque sa naissance réconcilia si parfaitement ensemble ces trois grands personnages. Dieu fit aussi paraître quel serait ce petit prince, par un fait miraculeux arrivé à son baptême : la foule de la noblesse française qui se trouva alors dans Orléans, où se faisait cette cérémonie, était si grande, qu'il ne se rencontra point de clerc auprès de saint Amand, qui le baptisait, pour répondre l'enfant, qui n'avait pas encore quarante jours, prononça ce mot distinctement et à propos ce qui causa une grande admiration aux seigneurs qui furent témoins de cette merveille. L'éducation du petit prince fut confiée au bienheureux Pépin de Landen, maire du palais, qui, contraint de céder à l'envie de la noblesse, se retira avec lui dans les Etats de Caribert, où il possédait plusieurs terres du chef de la bienheureuse Itte, sa femme.

A peine eut-il atteint la cinquième année de son âge, que le roi, désirant pourvoir au repos de son royaume, et suivre en cela les exemples de ses prédécesseurs, partagea ses Etats entre ses deux enfants, savoir notre Sigebert et Clovis II et de l'avis de son conseil, il donna l'Austrasie c'est-à-dire la France orientale, celui qui était l'aîné, laissant la Neustrie à Clovis, le plus jeune.

Cinq ou six ans après, le roi Dagobert étant près de laisser cette vie avec le royaume, pour aller régner plus heureusement dans le ciel, fit convoquer peu de jours auparavant, une assemblée des plus grands seigneurs de ses Etats, où, confirmant le partage qu'il avait fait entre ses deux fils, il les déclara rois. Et ces princes gardèrent si religieusement l'ordonnance du roi, leur père, touchant ce partage, et vécuront toujours en une si bonne intelligence, que chacun, de son côté, gouverna très paisiblement les sujets de son royaume.

Pour le roi Sigebert, il fut heureux dans l'Austrasie, d'avoir auprès de sa personne saint Pépin, seigneur de Brabant, qu'il fit maire de son palais, et

saint Cunibert, archevêque de Cologne, qu'il prit pour son principal conseiller; l'un et l'autre étaient de saints personnages, qui l'assistèrent puissamment de leurs sages avis. Ce furent ces deux fidèles serviteurs qui, après le décès de son père, lui persuadèrent de demander au roi Clovis, son frère, le partage des trésors et des meubles du feu roi ce qu'ils négocièrent avec tant d'adresse et de prudence, qu'il se fit, pour cela, une nouvelle assemblée en la ville de Compiègne, où, enfin, le tout fut terminé paisiblement, et à l'entière satisfaction des deux partis.

Cependant Sigebert vit la paix de son règne troublée par la révolte de quelques esprits remuants qui poussèrent les Thuringiens, ses vassaux, à lever les armes contre leur prince; n'étant donc encore âgé que de douze ans, il se vit obligé de leur faire la guerre et, d'abord, il remporta quelque avantage sur eux, défit leurs troupes et terrassa leur duc. Mais, comme les armes sont sujettes à caprice, bien changeants sont les événements que fait naître leur jeu : la mauvaise intelligence de ses officiers donna moyen aux Thuringiens de se rallier et d'avoir le dessus à leur tour; ils défont toute l'armée royale. Néanmoins, le roi ramassa de nouvelles forces, prit un nouveau courage, et, ayant repassé le Rhin, il se comporta avec tant de prudence et de sagesse, qu'il ramena enfin les révoltés à la raison, elles obligea de se soumettre.

Ce vertueux prince, se voyant ensuite paisible en son royaume, se donna entièrement aux exercices de la piété, et se laissa tellement aller à la vie contemplative, qu'on l'eût pris plutôt pour un religieux nourri dans un cloître, que pour un roi élevé dans la pourpre et dans les armes. De là vient que quelques-uns de nos historiens français, ne considérant les choses que selon la politique et la prudence humaine, désapprouvent sa conduite et l'accusent de lâcheté mais ceux qui ont parlé de lui avec plus de dégageant des choses temporelles, l'ont comparé au grand Salomon, et disent qu'il en a même surpassé la gloire. En effet, l'un et l'autre ont été doués par le Seigneur, dès leurs plus faibles années, d'une sagesse extraordinaire, et en ont reçu beaucoup de richesses et de puissance. Ce roi de Judée, au lieu de profiter de tous ces dons, en a abusé jusqu'à les employer à sa propre ruine et à la perte de son âme; au contraire, le roi Sigebert s'en est servi pour son salut et pour celui de son peuple. Salomon dissipa la meilleure partie des biens immenses que le roi David, son père, lui avait laissés, et que Dieu lui avait donnés, en de prodigieuses débauches, en de folles dépenses avec ses concubines, et pour bâtir des temples à leurs idoles et à leurs fausses divinités. Mais le pieux roi Sigebert a employé beaucoup plus utilement les trésors qu'il avait hérités du roi Dagobert, son père, ou qu'il s'était acquis pendant la paix de son règne, à faire de grandes aumônes aux pauvres, et à bâtir douze beaux monastères, parmi lesquels on compte les célèbres abbayes de Staveloo, au diocèse de Liège, et de Malmédy, au diocèse de Trêves; à l'une d'elles, dont saint Rémacle, évêque de Liège, fut abbé, il ne donna pas moins de douze lieues de pays, en longueur et en largeur ce qu'il confirma depuis par son testament.

Ce prince était digne de la couronne, puisqu'il a si bien su se gouverner lui-même, que, en usant prudemment des honneurs et des richesses de la terre, il s'est acquis les véritables grandeurs de l'immortalité et sa vie a été telle, que sa puissance terrestre l'ayant rendu redoutable aux hommes, sa piété et sa justice l'ont rendu agréable aux yeux de Dieu. S'il s'est rencontré

dans sa conduite quelques défauts contre les règles de la prudence humaine, ses aumônes et ses autres bonnes actions les ont suffisamment réparés, pour le faire paraître sans tache devant la divine Majesté. Il décéda saintement, dans la fleur de son âge, le 1<sup>er</sup> février, vers le milieu du 7<sup>e</sup> siècle, deux cent soixante-trois ans après le décès de saint Martin, selon la manière de compter alors les années en France. Comme notre saint roi était très dévot à ce grand évêque, il voulut que son corps fût inhumé près de la ville de Metz, dans une église dédiée à son honneur, laquelle est une des douze qu'il avait fondées. Dieu a fait paraître sa sainteté par quantité de miracles qui se sont faits à son tombeau le moine Sigebert, auteur de sa vie, en rapporte un grand nombre, et dit qu'il en a été témoin oculaire.

L'an 1063, quatre cents ans après sa mort, le corps de saint Sigebert fut trouvé aussi entier dans son sépulcre que s'il n'y eût été mis que depuis deux heures; il en fut tiré pour être déposé en un lieu plus décent, comme lui-même l'avait ordonné à un religieux de ce monastère de Saint-Martin-les-Metz nommé Villan, à qui il était apparu. Sept ans après, il fut enfermé solennellement dans une riche châsse d'argent, et placé à côté du grand autel de l'église, mais toujours avec des miracles.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 2